NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

56 N° 2 1929

La foi trinitaire au second siècle

Edgar HOCEDEZ (s.j.)

p. 152 - 157

https://www.nrt.be/en/articles/la-foi-trinitaire-au-second-siecle-3313

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

La foi trinitaire au second siècle(1)

Le second volume de l'histoire du dogme de la Trinité était attendu avec impatience, car son objet est particulièrement important, tant au point de vue théologique, qu'au point de vue apologétique. Depuis la Renaissance et la Réforme, le problème de l'orthodoxie des Pères anténicéens est à l'ordre du jour; les discussions savantes et souvent passionnées se sont succédé et ne sont pas encore apaisées. Chacun sait aussi que le principal effort des rationalistes, désireux de montrer que le dogme catholique, et particulièrement le dogme trinitaire, est né sous l'influence de l'hellénisme, transformant, corrompant la prédication apostolique et la doctrine si simple de Jésus, porte précisément sur cette période. Nous attendions donc impatiemment les résultats des travaux de l'éminent historien du dogme de la Trinité, dont l'érudition si étendue et si sûre, le sens critique si affiné, et d'autre part la prudence et l'orthodoxie si bien connues, jointes à une droiture et une sincérité complètes, promettaient, sinon une réponse définitive, au moins une solution solide, et de nouvelles lumières. Notre espoir n'a pas été déçu. Dans le volume qui vient de paraître le P. Lebreton nous fait entendre la grande voix de l'Église rendue manifeste par sa liturgie, ses professions de foi, les homélies et les lettres des Pères apostoliques, la prière des fidèles et le témoignage des martyrs, il nous fait assister aux premiers essais d'explication des apologistes, enfin il met en valeur la grande autorité de saint Irénée ; et de cette étude, si sincère, si érudite et si critique, on retire l'impression solide et fondée que le dogme défini à Nicée remonte bien aux apôtres et que jamais l'Église n'a dévié de la doctrine apostolique ni ne l'a laissé contaminer par des influences étrangères.

(1) J. Lebreton. *Histoire du dogme de la Trinité des origines au concile de Nicée*, t. II, De saint Clément à saint Irénée. Paris, Beauchesne, 1928, (15×24 cm.), XXII-720 p.

Sans parler des idées philosophiques *a priori* sur la nature de la religion et sur l'évolution dont sont imbus les rationalistes, trop longtemps les érudits et les historiens du dogme ont concentré exclusivement leur attention sur les écrits littéraires de l'époque qu'ils étudiaient selon les lois de la philologie, sans tenir assez compte, pour les interpréter, du milieu dans lequel ils avaient vu le jour et surtout de la foi commune de l'Église qui les explique. Une méthode plus historique, plus concrète, plus compréhensive s'imposait. Car on a de bonnes raisons de penser que la doctrine des apologistes et des théologiens alexandrins ne représente pas, de tous points, celle de l'Église aux 2e et 3e siècles : de ces prétendus « témoins » du dogme, en effet plusieurs et des plus grands ont été désavoués par l'Église dès cette époque. C'est cette méthode plus large qu'adopte le R. P. Lebreton, et il ressort de son étude si consciencieusement menée que les hésitations, les erreurs mêmes des apologistes, puisque c'est là le problème le plus troublant, ne sont pas l'expression d'une foi incertaine qui se cherche et évolue, ou d'un dogme qui se forme par syncrétisme sous des influences étrangères au christianisme primitif, mais plutôt les premiers bégaiements d'une théologie naissante, désireuse d'approfondir le donné primitif ou de le rendre plus intelligible à ceux du dehors.

Le livre I décrit la religion païenne du IIe siècle, le livre II montre que la gnose est une doctrine d'origine païenne et que le marcionisme, parce qu'il s'est entièrement détaché de l'Église, se dissout sous l'action de la gnose et de l'hellénisme, conclusions très importantes, et qui ruinent une des thèses les plus chères des protestants libéraux. Mais c'est le livre III qui nous a frappé le plus, et qui, dans un sens, nous paraît le plus neuf. Le R. Père nous y fait voir le dogme trinitaire profondément enraciné dans la foi des fidèles et clairement exprimé dans l'enseignement officiel de l'Église ; il en trouve la preuve évidente dans la liturgie baptismale et eucharistique, les symboles de foi proposés au baptême (1), qui

(1) « Pendant trois siècles qui précèdent Nicée, nul concile général n'est réuni,

constituent dès le début la règle immuable de l'orthodoxie, dans les prières et les doxologies adressées au Père, au Christ et même parfois à l'Esprit, dans le témoignage, à la fois ardent et touchant, des martyrs de tout âge et de tout rang, ces témoins par excellence de la foi commune de l'Église, dont les âmes se tournent spontanément non seulement vers le Père, mais aussi vers le Fils auquel ils rendent un culte vraiment divin. C'est là la grande voix collective de l'Église, plus expressive de sa vraie foi que ne peuvent l'être les essais des apologistes, si bien intentionnés qu'ils puissent être. Ces pages si fortes sont en même temps pleines d'onction, et c'est avec émotion et un tressaillement d'allégresse que nous recueillons les échos lointains de la foi des premiers chrétiens dans laquelle nous reconnaissons la foi de Nicée et notre foi à nous.

Ce témoignage anonyme, mais si puissant, de la grande Église est encore corroboré par celui des Pères apostoliques (livre IV) et surtout des plus grands d'entre eux, qui sont aussi les plus anciens, saint Clément et saint Ignace d'Antioche. Il est extrêmement intéressant de noter, comme le remarque le P. Lebreton, qu'on ne peut retrouver chez eux aucune trace de ce subordinatianisme dont

nulle formule de foi n'est promulguée, et cependant dès l'ère apostolique les hérésies ont pullulé ; l'Église leur oppose une règle de foi, et cette règle, c'est avant tout ce symbole. Il est vrai, alors comme toujours, l'organe de sa tradition est d'abord le magistère vivant; la formule n'est que l'expression qui la traduit..., *mais, alors, il n'est nulle expression plus authentique, nul instrument plus efficace* que ce symbole. Chaque chrétien y reconnaît la foi de son baptême, son trésor personnel le plus précieux, et, en même temps, il y vénère la foi des apôtres, le dépôt commun de toute l'Église; qu'il passe d'Éphèse à Rome, de Smyrne à Lyon, de Césarée à Carthage, il se sent partout dans la même armée, où tous ont prêté le même serment et répètent le même mot de passe. . On peut affirmer sans crainte que, si des docteurs nés et élevés dans le paganisme ont su, parmi tant d'écoles rivales, maintenir substantiellement l'intégrité de la révélation chrétienne par rapport à des objets aussi mystérieux que le dogme de la Trinité, ils l'ont dû sûrement à l'influence protectrice du symbole baptismal » (p. 172). « L'historien ne doit pas perdre de vue cette foi du baptême qui est familière et sacrée à tout chrétien. On est trop porté souvent à ne faire état que des sources littéraires, à oublier la tradition orale... Il n'est pas permis pourtant de la méconnaître, en cette question surtout, lorsque des textes nombreux en attestent l'influence... » (P. 173).

on accusera Justin et Origène. Et s'il est encore des écrivains qui veuillent expliquer la formation de la foi nicéenne par une apothéose progressive du Fils de Dieu, cette hypothèse se brise au contact des plus anciens textes chrétiens, des livres du Nouveau Testament d'abord, mais aussi des écrits des Pères apostoliques.

Le cas d'Hermas est intéressant. Il se donne comme prophète et sans doute a-t-il reçu une mission pour réformer l'Église. Dans son livre, qui est avant tout, il ne faut pas l'oublier, une exhortation morale à la pénitence, Hermas nous apparaît comme un chrétien fervent, un charismate même, mais aussi comme un auteur malhabile à manier les symboles, pour peu qu'ils deviennent compliqués, un esprit rebelle à toute spéculation, incapable d'énoncer exactement un dogme qu'il ne conçoit pas clairement. Ce sont là déjà des circonstances atténuantes; le Père Lebreton ne dissimule nullement ce que la théologie d'Hermas a de déconcertant et même de contradictoire: tantôt il peut paraître un tenant de l'adoptianisme, puis, quand il essaye de corriger cette impression fâcheuse qu'il sent bien ne pas concorder avec la foi, il confond, dans sa nouvelle explication, le Fils avec l'Esprit Saint. Mais trois remarques s'imposent: le souci même d'Hermas de se corriger et les efforts pour réduire une parabole malvenue, car il parle en symboles, témoignent à leur façon la sincérité de sa foi et l'existence d'une règle d'orthodoxie dont il ne veut pas dévier; en second lieu, tout n'est pas également flottant dans sa pensée, l'aspect moral du dogme est pour lui plus saisissable; s'il s'égare quand il veut rendre raison de la filiation du Seigneur, au contraire, quand il décrit son rôle rédempteur, il est sur un terrain bien connu de lui et il y conduit son lecteur en toute assurance. Enfin et surtout, si le Pasteur d'Hermas eut une grande influence au point de vue moral, son influence fut nulle, et il n'a pas été suivi, dans ses essais dogmatiques; son témoignage ne s'impose donc pas à nous.

Viennent ensuite les apologistes. Leurs écrits, si intéressants qu'ils puissent être, ont manifestement une valeur moindre que le témoignage de la liturgie, des symboles de foi et des prières du

peuple chrétien, quand il s'agit de déterminer le contenu de la foi de l'Église primitive. Ce ne sont pas ces essais d'apologétique, plus ou moins réussis, qu'il faut d'abord interroger. Ces écrits, en effet, s'adressent à ceux du dehors, Juifs ou païens, qu'ils veulent réfuter ou gagner ; on ne doit donc pas s'attendre à une précision doctrinale, ni surtout à un exposé complet du dogme. Pour rendre le christianisme plus intelligible à leur lecteur, comme pour réfuter leurs adversaires, naturellement les apologistes se sont efforcés de parler le langage philosophique du temps et de traduire, dans les concepts reçus dans les écoles, la doctrine chrétienne qu'ils prétendent défendre. Expérience périlleuse par elle-même; quoi d'étonnant qu'ils n'aient pas toujours réussi? Négligeant Tatien, à demi engagé dans l'hérésie, quand il écrivait son discours aux Grecs, comment être surpris si Justin, Athénagore, Théophile ont employé des expressions malheureuses, ou même proposé des explications entachées d'erreur? On a reproché aux apologistes leur subordinatianisme et d'avoir mis en péril par leurs spéculations maladroites l'éternité de la génération du Verbe et sa nécessité. Mais il est manifeste, par l'étude attentive de leurs œuvres mêmes, et surtout en les comparant avec la foi de l'Église telle qu'elle a été étudiée au livre III, que l'Église n'est pas responsable de ces déviations et que la pensée chrétienne ne tendait nullement, par son propre poids, dans le sens de ces erreurs. Elles sont dues aux *influences étrangères, platoniciennes, judaïsantes, ou stoïciennes*, dont ces auteurs n'ont pas su se garder suffisamment dans leur tentative de rendre le christianisme acceptable au grand public lettré. Encore ne faut-il pas exagérer ce fléchissement; en étudiant « attentivement les points les plus vulnérables de la doctrine des apologistes, on sent qu'ils ne se livrent pas aveuglément à ces influences... et c'est un spectacle des plus instructifs que celui de leurs résistances; elles sont inégalement fermes, inégalement clairvoyantes, mais elles accusent toujours, contre le même péril juif ou païen, la même réaction chrétienne ».

Il ne faut pas d'ailleurs oublier la fermeté de leur enseignement

sur les points les plus essentiels ; et même en tenant compte de toute leur œuvre « on pourra conclure tous les articles essentiels du dogme chrétien et l'Église aura le droit d'appuyer sa foi sur leur témoignage ».

Le livre du P. Lebreton se clôt par une étude magistrale de l'œuvre de saint Irénée. « Asiate et disciple de saint Polycarpe, romain par son séjour à Rome et son dévouement au siège de Pierre, apôtre de la Gaule et martyr, il peut nous faire entendre la voix de l'Église entière, pure, sincère, profonde. Il n'y aura pas au second siècle de témoignage plus autorisé que le sien, il n'y en a pas de plus explicite ». Irénée est avant tout l'homme de la tradition, voilà pourquoi il est un témoin hors pair. Quant à sa construction doctrinale « si on la considère d'ensemble, on est frappé à la fois par son caractère archaïque et par ses anticipations de la doctrine nicéenne. Certaines des formules les plus caractéristiques sont citées comme des paroles des presbytres disciples des apôtres, et, d'autre part, les formules de saint Athanase ne paraissent souvent que l'écho de celles d'Irénée. Ce fait, en apparence paradoxal, se remarque fréquemment dans l'histoire des dogmes ; les Pères ou les théologiens qui ont le plus sûrement deviné l'avenir, sont ceux dont le regard semblait uniquement attaché au passé ; les concordismes sont éphémères, mais la tradition est vivace... »

La conclusion dernière qui se dégage du beau livre du P. Lebreton est que le dogme trinitaire, loin d'être un produit de l'hellénisation progressive de l'Église, est le dépôt même confié par les apôtres. On constate en effet que dans la mesure où des écrivains, même avec les intentions les plus pures, se sont livrés aux influences juives ou helléniques, ils se sont exposés à la déformer. La doctrine primitive s'est transmise pure et immaculée par la tradition vivante du magistère et la foi amoureuse des fidèles, qui trouvèrent leur expression, leur aide ou leur soutien principalement par l'enseignement catéchétique, la liturgie, la prière commune et les formules du symbole baptismal. E. HOCEDEZ, S. I.